

Eric BARATAY – LA SOCIÉTÉ DES ANIMAUX de la Révolution à la Libération ; Editions de la Martinière, Paris, 2008. (45 €)

Eric BARATAY nous offre un nouveau livre consacré à l'animal, facile à lire et remarquablement illustré de 120 documents (miniatures sous forme de vignettes, peintures et autres caricatures). Le thème retenu est original. Contrairement à une opinion répandue, la campagne n'a pas été « éternellement » peuplée de bêtes : bien au contraire, le monde rural, très pauvre pendant des siècles, n'avait pas toujours les moyens ni n'éprouvait forcément le besoin d'avoir un cheptel. Par contre, de la fin du XVIII^e siècle aux années 1950, l'accroissement démographique s'est accompagné d'une « révolution » agricole et industrielle dans laquelle l'animal a joué un rôle clé. A aucune autre période il n'y a eu autant d'animaux utilitaires autour de l'homme, dans les campagnes et dans les villes. Celles-ci ont alors connu une véritable promiscuité avec l'animal et exprimé un visage bien oublié aujourd'hui.

L'ouvrage est divisé en cinq parties.

La première est intitulée « Un foisonnement d'animaux ». L'utilisation de ces derniers est regroupée en trois catégories : le travail, la production et le divertissement. C'est dans une rubrique « L'enrôlement d'un prolétaire » qu'il est question du développement spectaculaire de l'animal pour la traction sous toutes ses formes, ainsi que pour les autres types de travaux, qu'ils concernent le labour ou le trafic. On apprend ainsi que la construction du réseau routier s'est accompagnée aussitôt d'un essor des voyages et d'un développement du tourisme. Même le chien s'est trouvé concerné, aussi bien dans les campagnes, dans lesquelles il était plutôt rare auparavant, que dans les villes où, utilisé à différents emplois, il se trouvait concurrencer des ouvriers. On sait que son attelage perdurera jusqu'en 1939, dans la partie nord et plane de notre pays surtout. La guerre de 1914, qui fut dite « guerre de fantassins », engloutira 700 000 chevaux, soit un cheval pour deux hommes tombés, et le quart du cheptel d'avant guerre.

En ce qui concerne les productions, on assiste à une démocratisation du lait et de la viande, la consommation de viande augmentant considérablement dans les villes après la Restauration, et les éleveurs acceptant volontiers de se tourner vers l'élevage, moins soumis aux crises que les récoltes. A la fin du XIX^e siècle, la totalité des campagnes a accepté de se tourner vers la production laitière et celle de la viande bovine ; l'élevage du porc, qui fournit l'essentiel de l'alimentation des ruraux, se redéploie lui aussi sur l'ensemble du territoire, et les effectifs des petits animaux « explosent ». Les autres produits animaux (laine, fourrures, cuir, produits dérivés : colle, savons, chandelles etc...) atteignent l'apogée de leur utilisation vers 1880.

La mobilisation des animaux « pour divertir » se concrétise d'abord par un essor des ménageries exotiques et un goût prononcé pour les combats. « Un besoin de triompher de la bête, de s'en servir pour son plaisir, d'exprimer la brutalité et de contempler la douleur explique l'ancienneté et la multiplicité des combats d'animaux ». A cause de l'opposition progressive des élites, les combats de chiens et de coqs quitteront peu à peu l'espace public pour se replier vers des espaces clos, tandis que la corrida, « accueillie avec curiosité par une génération romantique fascinée par le pittoresque, la violence et la mort » ira, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, jusqu'à être organisée à peu près partout, avant de se replier vers le Sud-Ouest et le Midi. L'équitation, longtemps réservée à l'aristocratie comme symbole de domination et de pouvoir, prendra un nouveau visage à partir de la fin du XVIII^e siècle en s'ouvrant à la bourgeoisie et, selon E. BARATAY, elle connaîtra par la suite une véritable « folie ». Enfin, le compagnon, à plume (les oiseaux en cage ont été très fréquents chez les « petites gens ») ou à poils, va prendre une place importante, en raison de l'enrichissement de la population, qui peut désormais acheter, nourrir et renouveler ce genre d'animal.

« L'adaptation aux désirs » est le thème et le titre de la deuxième partie. L'auteur nous explique d'abord comment ont été « inventées » les races modernes, l'anglomanie des notables revenus en France après la Révolution et l'Empire ayant balayé les pratiques paysannes et imposé le croisement avec le bétail britannique, avant que la sélection interne ne finisse par réapparaître et perdurer. Sous le titre « La fabrication des machines », est mise en avant l'importante évolution du format et de la forme des animaux, qui conduit peu à peu ces derniers à devenir des « machines à produire », d'autant plus que leur sédentarisation – nouvelle- facilite leur engraissement et les progrès de l'hygiène et de la médecine vétérinaire les maintiennent en meilleure santé. La logique industrielle des années 1950 est, selon l'auteur, déjà en germe.

Le paysage, parallèlement, subit de profondes modifications. La troisième partie illustre le thème du « Nouveau paysage ». Eric BARATAY explique comment, peu à peu, le parcours (dépaissance en forêt, transhumances régionales) connut de plus en plus d'obstacles de la part des Pouvoirs publics, ce qui contraignit le bétail à la sédentarisation sur les terres. Le développement de la production laitière et les contraintes de la traite facilitèrent celle-ci et accompagna par ailleurs la construction d'un « blanc manteau d'étables » : on n'en rencontrait guère que chez les paysans aisés antérieurement au XVIII^e siècle mais elles se mettent alors à parsemer les campagnes et, ce faisant, génèrent une transformation majeure du paysage rural. Le développement des prairies autour des fermes contribue également à modifier radicalement le paysage. Alors que 60 à 90 % des terres agricoles dans leur ensemble étaient consacrées à la production de céréales, on assiste à une spécialisation des régions : certaines demeurent céréalières, d'autres passent à l'élevage. A titre d'exemple, la Manche comprenait 20 % de prés vers 1820 et 97 % en 1934 ! C'est comme cela que se crée peu à peu « l'image d'Epinal de campagnes vertes, pleines de bêtes ».

Les modifications du paysage concernent également les villes, qui connaissent un incessant défilé de troupeaux (foires et marchés, abattoirs), l'exhibition de cadavres dans les rues réservées à la boucherie et à celles où se sont installées les tanneries, sans oublier les équarissages. Quant au transport attelé, qui commença de générer des embouteillages au XVIII^e siècle, il « explosa » véritablement au XIX^e.

Au total, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, c'est « l'intime promiscuité » qui caractérise la cohabitation de l'homme et de l'animal. Les humains vivent dans un univers visuel, olfactif et auditif particulier et voient leur temps de travail rythmé par les besoins des bêtes.

La quatrième partie traite du « Chamboulement social » induit par cette « vie parmi les bêtes ». Les clivages s'amplifient entre ceux qui possèdent des animaux et ceux qui n'en ont pas et, parmi les premiers, une hiérarchie s'établit en fonction des espèces et des races possédées. Chez les riches, le besoin de « parader » avec des chevaux nobles et des chiens de race expliquera en partie le succès des concours d'animaux et le désir de se faire « portraiturer » avec sa bête jugée exceptionnelle.

Les attitudes à l'égard de l'animal éclatent. La violence est quotidienne à l'égard des espèces de travail et de rente. Elle est « surtout le fait des utilisateurs d'animaux, qui leur demandent toujours plus et font preuve envers eux de la même brutalité qui règne alors dans les rapports humains : la colère, la fureur, la force étant souvent le moyen d'exprimer des tensions. Toutefois, le souci de ménager les animaux s'observe également, en ville comme à la campagne, ce qui n'empêche pas une rudesse ordinaire, jugée normale, et qui doit être distinguée de la violence. En réaction contre la « violence quotidienne », les élites accentuent la sollicitude pour leurs chevaux et leurs chiens. La promiscuité homme/animal a, par ailleurs,

suscité des passions, des querelles et également des combats protectionnistes. La Loi Grammont a d'abord visé la violence publique à l'encontre d'animaux mais, à la même époque, une autre forme de protection, portée par de petits bourgeois et des femmes, qui prenait en compte la souffrance des bêtes en soi, a commencé de se développer. On sait que ce mouvement prendra de plus en plus d'importance par la suite.

La dernière partie, intitulée « De la civilisation des bêtes aux bêtes des familles », évoque la période 1950-2008, caractérisée par le remplacement de l'animal par le moteur, l'éloignement du bétail et l'apparition d' « Un nouveau cheptel : l'animal de compagnie », lequel tend à être considéré aujourd'hui comme un membre de la famille.

Agrémenté, comme nous l'avons dit, de très belles illustrations et de citations littéraires illustrant tel ou tel point, l'ouvrage d'Eric BARATAY présente l'ensemble des utilisations qui ont été faites des animaux domestiques depuis le XVIII^e siècle et débouche, en prenant en compte la situation actuelle, sur l'idée que « L'animal change autour de nous mais il ne cesse pas de nous tenir compagnie.

Bernard DENIS